



MENU DU JOURNAL ▼

LE JOURNAL | INTERNATIONAL | FRANCE | ÉCONOMIE | CULTURE | ENGLISH | ESPAÑOL

LE CLUB | PARTICIPEZ

PROCHE-ORIENT — ENTRETIEN

## Plongée dans l'ordinaire des combattants rebelles syriens

02 OCTOBRE 2014 | PAR THOMAS CANTALOUBE

**Un sociologue français, Romain Huët, mène depuis deux ans une enquête de terrain sur les brigades qui combattent le régime de Bachar al-Assad. Ils ne font pas partie de l'État islamique ni du Front Al-Nosra mais constituent des petits groupes. Romain Huët nous raconte leur quotidien mais aussi les processus qui ont transformé les révolutionnaires en guerriers.**

---

Cet article vous est offert.

---

**C'**est un travail sociologique peu banal auquel se livre Romain Huët, maître de conférences en sciences de la communication à l'Université de Rennes 2. Son objet de travail est la souffrance sociale et, plus précisément, « *comment se construit un espace moral dans l'intolérable ?* ». Partant de là, il s'est demandé comment la souffrance pouvait engendrer la contestation. En 2011, lors des « révolutions arabes », il s'est dit qu'il y avait certainement une occasion d'observer de près et *in vivo* ce type de processus qui est souvent reconstruit après coup. Cette approche l'a entraîné dans un camp de réfugiés syriens en Turquie et puis finalement en Syrie même.

À quatre reprises, en juillet et décembre 2012, puis en avril et septembre 2014, il s'est donc rendu en Syrie en compagnie d'un documentariste, Laurent Lhermite, afin de réaliser cette « étude de terrain » et de filmer les entretiens. D'abord à Azaz et Alep, au nord-ouest du pays, non loin de la frontière turque, puis, cette année, à Mourek et Kafr Zeta, deux villes proches de Hama, au cœur des combats entre les révolutionnaires syriens et le régime de Bachar al-Assad. Ils se sont immergés tous deux au cœur des brigades armées pendant plusieurs semaines, vivant au rythme

des soldats.



L'enquête de Romain Huët et de Laurent Lhermite et leur projet de documentaire porte sur des combattants ordinaires, dans des petites brigades locales comme il en existe des centaines partout en Syrie. En 2012, celles sur lesquelles ils ont travaillé étaient affiliées à l'Armée syrienne libre (ALS). En 2014, elles étaient affiliées au Front islamique, qui est considéré, dans la caractérisation des différents groupes rebelles syriens, comme regroupant des « *islamistes modérés* ».

L'objectif des deux hommes est double. D'un côté, raconter un processus « *difficile à saisir en sciences sociales* », celui du « *basculement subjectif* » : « *Quel est le parcours biographique de ces individus, comment des malheureux deviennent des enragés ? Comment se construit la figure du combattant ? Comment accepter de tuer et de mourir à des fins politiques ?* » L'autre aspect est de documenter sociologiquement le « *temps de guerre, qui est un temps incertain et suspendu dans*

*un cadre chaotique » : « Comment les rebelles articulent leur combat avec l'ordinaire de leur vie ? »*

Le travail de Romain Huët et Laurent Lhermite nous permet de découvrir de l'intérieur ces contestataires devenus guerriers, loin des clichés actuels, dans un conflit qui est devenu quasiment un *no man's land* pour les journalistes et les observateurs étrangers. C'est un récit de première main d'une guerre qui dure depuis trois ans et dont la violence semble s'accroître mois après mois.



Deux combattants montent la garde sur le toit d'une maison à quelques kilomètres du front de Murek. © Roth

### **Mediapart. Quel est le profil des combattants que vous avez rencontrés ?**

**Romain Huët.** Nous avons croisé quasiment tout le temps le même type de combattants : ce sont plutôt des gens issus des classes populaires. Ils étaient étudiants, chauffeurs routiers, vendeurs de téléphones... Il y avait quelques militaires de carrière, mais ils étaient très peu nombreux. Ils sont d'origine modeste et ils ont tous en commun, en tout cas dans leur discours, l'idée que leur avenir était verrouillé sous Bachar al-Assad. Leur horizon leur paraissait bouché. Quand ils parlent, ils évoquent davantage l'injustice, la répression, les humiliations, les tortures, mais derrière, il y a l'absence de perspective économique à cause de la corruption, des préférences accordées à

certaines minorités, etc.

D'une certaine manière, ils expliquent assez clairement qu'ils ne jouissaient pas d'un niveau de vie économique conforme à leurs aspirations. Tous racontent leur engagement pacifique aux premières heures de la révolution. Tous expliquent qu'ils ont le sentiment d'avoir défié la peur. De toute évidence, chacun était débordé, voire transcendé, par l'élan de leur mobilisation massive, sans qu'ils n'aient eu, à l'époque, une idée du carnage qui allait se produire. Leurs justifications de départ sont en tout cas typiquement dans l'ordre du discours révolutionnaire. Et puis, l'expérience de la révolution suggère une façon si particulière de vivre ensemble, des solidarités qui s'approfondissent, qu'au bout d'un temps, chacun prend l'habitude de s'élever au-dessus de lui-même.

L'âge des combattants est plutôt jeune. Certains nous ont paru très jeunes. Mais la grande majorité a la vingtaine. Il y a quelques plus anciens en appui, mais les plus de quarante ans sont très peu nombreux. Dans les deux derniers séjours, nous avons vu beaucoup plus de gens jeunes. De nombreux combattants plus âgés ont quitté les rangs de la rébellion.

## **« *Le rapport à l'islam est bien moins clair qu'on ne le laisse actuellement entendre* »**

### **Comment se forment les brigades ?**

Les brigades se créent spontanément autour d'une personne qui dispose de contacts et d'un petit financement. Contrairement aux combattants, les dirigeants des brigades sont des petits notables locaux qui avaient de l'argent pour financer un équipement militaire basique. Les brigades avec lesquelles nous sommes allés sont petites (100-150 personnes) et ne sont pas très bien équipées, en tout cas pas comme Daech ou le front Al-Nosra. Ils sont tous avec leur famille et leurs amis d'enfance. Ce sont des réseaux locaux. Tu vas dans une brigade parce que tu y connais déjà ton frère, ton oncle, ton ami, ou encore l'ami d'un ami... On est dans une logique très fraternelle et fortement cohésive. C'est cela qui explique que, malgré leur respect et parfois leur admiration pour Al-Nosra ou Daech, ils ne rejoignent pas ces groupes. Ils restent avec leurs connaissances, les gens du coin. Par exemple, on le voit bien quand un des leurs meurt : il y a une vraie douleur de perdre quelqu'un, de vraies larmes qu'on ne voyait pas dans les grandes guerres. La blessure du martyr, son incarnation, est très forte. Nous avons assisté à beaucoup d'enterrements, car il y a des morts tous les jours, et à chaque fois, c'est un mélange de grande tristesse, de lamentations et de rage.

Le martyr en question est presque toujours quelqu'un qu'ils connaissaient intimement. Et sa mort, en même temps, revitalise encore



davantage la haine et l'ardeur de la vengeance dans un processus sans fin. Incontestablement, nous avons constaté une évolution de la figure du martyr. Au départ en 2012, tout était organisé pour « glorifier » la mort comme s'il s'agissait de la rendre désirable. Elle était glorifiée, tel un martyr, comme s'il s'agissait de donner à la vie un but. D'une certaine manière, par la mort dans la lutte, on promet la possibilité de devenir un « grand » homme, un « héros » qui entrerait dans l'histoire du peuple de la Syrie libre par-delà le temps. Par exemple, il n'était pas rare de voir la photo sur tous les murs des QG ou sur tous les téléphones. Aujourd'hui, il y a tellement de morts que la place manque pour les honorer et les garder dans le souvenir. D'une certaine manière, les morts sont entassés. Les murs et les galeries de photos sur les téléphones sont étouffés des visages de ces martyrs : la mort se banalise. Pis encore, elle se rationalise. Par exemple, les tombes sont creusées avant même qu'elles soient habitées. D'ailleurs, dans les cimetières, on reconnaissait l'odeur lourde et tenace de l'homme en putréfaction. Au moment où les morts s'accumulent, la mort se fond dans une transparence impersonnelle. C'est un mort sans nom. Le combattant ne devient qu'un « presque personne ».

Pour revenir à votre question, il y a néanmoins une très grosse rotation des combattants d'une brigade à une autre. Car souvent, dès qu'une brigade se crée localement et récupère une zone de territoire ou un checkpoint, elle arrête de combattre et vivote. Du coup, les combattants vont rejoindre d'autres brigades considérées comme plus actives. Dans la hiérarchie et l'honneur des combattants, le plus important reste d'aller sur le front.

### **En dehors de Daech ou du front Al-Nosra, quel est le niveau de religiosité des combattants de ces petites brigades ?**

La question de la religion est vraiment compliquée. Le rapport à l'islam est bien moins clair qu'on ne le laisse actuellement entendre. C'est une question encore bien peu accessible aux esprits occidentaux. Il est en tout cas très difficile de qualifier cet islam. Ce que nous avons observé, ce



Ahmad et ses compagnons discutent après avoir tenté de toucher l'avion qui vient de bombardier la zone. © Pierre Roth

sont des niveaux de radicalité religieuse très différents. On trouve de tout. Mais nous n'avons jamais rencontré de doctrinaires d'un islam politique. Tous ceux qu'on rencontre ont une pratique religieuse intense, évoquent fréquemment l'islam dans leur discours, mais c'est toujours en des termes très généraux. Il n'y a jamais une traduction concrète en termes politiques. Si on évoque avec eux une forme d'organisation qui leur semblerait juste, personne n'évoque spontanément le califat ou une autre forme de gouvernance.

Néanmoins, pour avoir suivi les combattants sur plusieurs périodes, nous en avons vu beaucoup se radicaliser. Ils disent presque tous qu'ils ont découvert leur religion à travers ce conflit. Non seulement parce que, sous le régime d'al-Assad, il y avait des obstacles à l'exercer comme ils voulaient, mais surtout, parce qu'il y a désormais une atmosphère ambiante qui pousse à la pratique religieuse. Le rapport ordinaire au monde est complètement bouleversé en temps de guerre. Qui plus est dans une situation complètement verrouillée et désespérée, dans une extrême solitude, puisqu'ils ressentent clairement que l'Occident les a abandonnés. Il y a vraiment un repli très radical entre soi qui favorise l'émergence du religieux. Cela permet de refaire ordre là où il n'y en avait plus. Cela permet de reconstruire des valeurs quand tout s'effondre. En même temps, face à la destruction et au désastre que la guerre engendre, il n'est pas tout à fait étonnant de voir des gens se tourner vers des idées qui durent depuis toujours et qui affirment la vitalité de leur propre société et de leur propre culture. D'une certaine manière, la religion restitue aux combattants une certaine maîtrise du chaos qui est le leur. Elle revitalise l'engagement au cœur même du désarroi. Car soyons clairs, les paysages que nous avons vus sont apocalyptiques. Les rues sont dévastées. La ruine fait partie de leur paysage ordinaire, certaines villes sont détruites à 90 % : dans ces conditions, comment est-ce que l'on reconstruit quelque chose d'un peu cohérent dans sa tête ?





Moment de repos sur le toit du QG de la brigade, les moudjahidines ont les yeux rivés sur leurs smartphones. © Pierre Roth

## «*Il y a une consommation compulsive de l'horreur*»

### Quel regard portent-ils sur Daech ?

Je n'ai rencontré que des gens qui me disent « *J'adore Daech !* » Et quand on leur demande ce qu'ils aiment chez Daech ou le front Al-Nosra, les réponses sont très simples et elles n'évoquent jamais leur idéologie politique : « *Ce sont de vrais combattants, ils sont en première ligne, ils sont mieux équipés militairement, quand on combat pour eux on gagne plus d'argent (150 dollars par mois), si tu es un martyr ils prennent soin de ta famille, et quand ils administrent des territoires, il n'y a plus de corruption et ils font régner l'ordre...* »

En avril 2014, nous entendions très peu parler de Daech dans les brigades, ou alors négativement pour dire qu'ils affaiblissaient la révolution ou que c'était une construction de Bachar al-Assad. Puis en quelques semaines, cela s'est complètement renversé. Non seulement à cause de leurs victoires sur le terrain, mais aussi parce que Daech est devenu l'ennemi public numéro un des Occidentaux en raison des vidéos sanglantes qu'ils ont diffusées. Cet enthousiasme pour Daech ne me paraît pas profond. Il cristallise le mécontentement, et parfois la colère profonde contre l'Occident qui non seulement est resté passif, mais plus encore intervient avec une indifférence totale envers ce que les hommes de terrain pensent et veulent. En les écoutant, on voit bien que l'Occident paie ses longues années de mépris et d'humiliation. En tout cas, pour les combattants, Daech, c'est « le truc du moment ». Ensuite, je ne sais pas si c'est vrai, mais ce qu'ils entendent, c'est que l'ordre règne dans les territoires administrés par Daech et ça c'est important pour eux.





Un des combattants © Pierre Roth

**Est-ce qu'ils font la part des choses entre leur admiration pour la machine de combat bien équipée qu'est Daech et l'extrémisme religieux qui les choquerait et qu'ils craindraient ?**

Quand on leur demande leur avis sur les exécutions publiques qu'il y a pu avoir dans ces territoires, ils ne se disent pas choqués. À la rigueur ils admettent que Daech est « *un peu rigide* ». Mais ils ne parlent absolument pas des craintes qu'ils pourraient avoir. Pour eux, dans la vie de tous les jours, Daech incarne les valeurs de l'Islam, qu'ils voient comme un projet de moralisation des mœurs et du gouvernement des hommes. Mais cela reste très général. Ils ne discutent jamais sur des points de conflit relatifs aux doctrines. Par exemple, le 24 septembre, il y a eu une manifestation des civils dans la zone où l'on était pour réclamer la venue de Daech. Cette manifestation a été organisée juste après un bombardement violent de l'aviation américaine. L'inaction occidentale et des pays arabes a clairement produit ce regard favorable sur Daech. Et puis, Daech permet à la Syrie de redevenir le centre du monde. Par ailleurs, ils ont tous les vidéos de Daech sur leurs téléphones portables.

**Vous parlez des nombreuses vidéos qu'ils ont dans leurs portables, notamment celles des exécutions. Est-ce une forme de banalisation du mal ?**

Ce qui est frappant, c'est de voir une consommation compulsive de l'horreur. Tout est fait pour s'habituer au carnage. La brutalité est omniprésente. Dans tous les temps de pause, les combattants sortent leur portable et dedans il y a plusieurs types de vidéos : eux-mêmes en combattant avec différentes armes ; les vidéos et photos des martyrs ; des vidéos de combat dont ils se rappellent ; des vidéos des gens qu'ils ont attrapés, des gens de Bachar ou des Iraniens ou des Libanais, qui sont crues et sans pudeur, des images d'horreur avec du sang partout. L'horreur s'étale sur tous les téléphones ; les crimes, les exécutions, les corps mutilés, les visages morts, poussiéreux et hideux, les corps déchiquetés. C'est assez marquant car cela banalise les images de violence. Ils sont saturés de l'horreur. Et puis, au milieu de tout ça, il y a des vidéos comiques ou des jeux vidéo comme Candy Crush. Dans une brigade, il y avait un ordinateur avec un jeu de

football où ils choisissaient toujours des équipes européennes... Ce qui nous a étonnés, c'est cette aisance qu'ils ont à passer de l'un à l'autre. Cependant, pour la plupart, ce sont des jeux de guerre.. Mais cette fois-ci aux commandes d'avions ou d'hélicoptères ou avec de l'armement lourd...

Le quotidien est configuré par ces jeux violents. Psychologiquement, cela prépare au spectacle de l'horreur. Les frontières morales sont complètement éclatées. On voit une très grande moralité pour plein de choses : l'accueil de l'autre, la solidarité, l'entraide... Et en même temps, la même personne peut tomber dans une rage folle et l'excitation du combat.

J'étais étonné qu'ils nous montrent avec fierté ou dégoût des vidéos d'empilement de têtes qu'elles soient de leurs rangs ou de ceux provenant de Bachar al-Assad. Il m'a semblé que cette consommation compulsive de violence tend à dépouiller l'homme de toute convention. C'est ce qui ouvre à la frénésie. Là encore, nous avons vu une nette évolution entre 2012 et maintenant. En 2012, ils nous expliquaient qu'ils jugeaient les gens qu'ils capturaient, qu'il y avait un tribunal. Ils ne le faisaient probablement pas toujours, mais ils avaient le souci de le prétendre. Aujourd'hui, les choses semblent bien différentes.



Moment de détente entre compagnons de guerre. Un enfant joue au moudjahidine sous le regard de ses aînés. © Pierre Roth

**Est-ce que cela signifie que cette guerre est devenue tellement violente qu'il n'y a même**

## **plus aucun souci de préserver les apparences ou de prétendre que l'on respecte les lois de la guerre ?**

Ma seule explication est cette banalisation du mal. Ils se sont tellement habitués à cette violence, à cette terre qui tremble tous les jours, que ce qui est complètement anormal au départ devient tout à fait normal aujourd'hui. Ils se sont transformés en guerriers. Inévitablement, la guerre change les hommes. Presque toutes les personnes que nous avons rencontrées n'étaient, au départ, aucunement préparé à la guerre. C'étaient des gens ordinaires. Mais la guerre les a transformés. Et dans le même temps, il y a une préservation des vertus anciennes. Nous avons eu des rapports humains extrêmement sympathiques avec ces combattants : nous avons même eu un lien fort. Nous avons ressenti un réel attachement. Il y avait de l'attention les uns pour les autres, nous avons rigolé et joué au foot ensemble, etc.

## **« La coupure vis-à-vis du passé et du futur contribue à la banalisation du mal »**

**Quelle est encore leur motivation pour continuer à se battre ? Est-ce qu'ils pensent encore pouvoir défaire Bachar al-Assad ou sont-ils dans une stratégie de survie ?**

Chaque fois qu'on leur demande comment ils envisagent le lendemain, ils nous disent tous qu'ils vont mourir. Pas un seul ne m'a dit : « *On va gagner Inch'Allah !* » Fin 2012, ils se voyaient faire tomber Bachar al-Assad et arriver à Damas le mois suivant. Maintenant, ils n'y croient plus. Mais ils sont obligés de continuer parce qu'ils sont allés trop loin. C'est irréversible. Ça ressemble à une lutte désespérée. Cette persévérance est déroutante : ils continuent jusqu'au bout en étant presque certains de sacrifier leur vie. En tout cas, ce qui apparaît très clairement, c'est que la figure de Bachar al-Assad incarne toujours ce mal absolu. C'est à tel point que se traiter de « bachar » est une insulte courante. La lutte est vraiment personnifiée dans cet homme et non dans des communautés religieuses qu'elles soient allaouites, chiïtes, kurdes ou chrétiennes.

Beaucoup rêvent de partir et cela revient souvent dans leurs conversations. Quand je leur montre des photos de notre quotidien, des terrasses de café, des trucs comme ça, on voit leurs yeux s'illuminer à cette normalité. Ils sont dans un isolement complet. Dans la campagne d'Hama, ils n'avaient pas vu un étranger depuis deux ans et demi ou trois ans. Il y a même un combattant qui m'a dit : « *Ça me fait drôle de voir un étranger. Ça me rappelle quand on était une zone touristique et que les touristes passaient à Hama en moto.* »



Pourtant, ce genre d'émotion est rare, car ils ne parlent pas des jours d'autrefois. Il y a une absence de passé. Et il n'y a pas de futur non



Abou Morai, blessé par balles quatre fois, montre sa plus récente blessure qui peine à cicatriser et qu'il sent encore vivement. © Pierre Roth

plus. Leur futur se limite au déplacement de la ligne de front ici ou là. Si on leur demande ce qu'ils feront quand la guerre sera terminée, on obtient une réponse très abstraite : « *Je retournerai bosser...* » Cette coupure vis-à-vis du passé et du futur, cette coupure de l'imagination, cela contribue à la banalisation du mal, à rendre possible des actes intolérables auparavant. Cela me paraît être une caractéristique de la guerre sans horizon victorieux : le présent se ferme, les passés et les futurs communs se contractent voire s'effondrent.. Seule la présence au présent, la vie au jour le jour, réactualise la lutte armée.

### **Est-ce qu'il y a une réflexion sur le genre de régime qu'ils voudraient installer ?**

Ils répondent tous une « *république islamique* », mais cela reste vague. Bien sûr, ce sont des combattants, ce ne sont pas des idéologues, mais ils n'en disent pas plus. Parfois, ils nous disent qu'ils ne veulent pas de la démocratie

parce que, pour eux, cela signifie l'autorisation de la prostitution si suffisamment de gens votent pour... Ils veulent un gouvernement conforme aux valeurs qu'ils sont en train de vivre et qui les font tenir. Certains évoquent quand même l'exemple de la Turquie – en 2012, ce modèle était très fort.

D'après ce que je comprends, si jamais Bachar al-Assad venait à tomber demain, il ne serait pas étonnant qu'une république islamique rigide se mette en place. Mais je ne suis pas certain que cela durerait longtemps. Ils ont quand même l'habitude de vivre avec plein de communautés, dans une atmosphère de modération. Ils ont beau avoir discipliné leur vie par la force des choses et pour être en cohérence avec la rigueur de leur vie actuelle, il est évident que cela reviendrait vite en cas de fin du conflit. Les jeunes que nous avons côtoyés sont pieux, mais avec une certaine nonchalance. Ils ne sont pas rigides.

### **Est-ce que vous avez vu des combattants étrangers ?**

Dans ce genre de brigades, je n'en ai pas vu hormis quelques Tchétchènes. Mais en très petit

nombre. Je n'ai jamais vu d'Occidentaux ou d'Européens dans ces brigades. Même lors de notre premier voyage avec l'ALS en 2012, alors qu'on disait qu'il y avait beaucoup d'étrangers, nous avons croisé un Tchétchène en un mois et demi. Ce sont Al-Nosra ou Daech qui ont éventuellement des réseaux internationaux.

### **Quelle est leur vie quotidienne ?**

Assez logiquement, plus on s'approche du front et moins il y a de civils. Il y a des villes complètement désertes, avec une famille par rue. Et puis d'autres villes, quelques kilomètres plus loin, où il y a un marché, des rues animées. On peut davantage s'approvisionner qu'on ne le pense. Mais cela reste les mêmes aliments tous les jours. C'est une vie précaire, ils se nourrissent une à deux fois par jour. En terme de propreté, c'est extrêmement difficile. Il y a beaucoup de maladies : dysenterie, maladies de peau... Dans la plupart des brigades, il y a des connexions internet satellitaires. C'est lent mais ça fonctionne. En terme d'équipement militaire, je n'ai jamais vu de gros armement. Par exemple, quand les avions sont au-dessus de nos têtes, ils les affrontent inutilement avec des kalachnikovs, plus par rage qu'autre chose. Ces petites brigades n'ont pas d'armes lourdes. Ça coûte trop cher pour eux.



Ahmad pointe une fumée d'explosion après l'attaque d'une zone civile par l'aviation de l'armée régulière. © Pierre Roth

Il y a encore du business, des cultivateurs, des magasins. Mais il n'y a plus d'écoles pour les enfants. Même les écoles coraniques à la mosquée, qui s'étaient créées au début de la guerre, n'existent plus dans la ville où nous étions. Les fils des combattants font l'intendance dans les maisons et ils apprennent à manier les armes très jeunes. À huit ans, ils savent monter et démonter une kalachnikov. C'est le sacrifice d'une génération. Au début, en 2012, on voyait des révolutionnaires, aujourd'hui, on voit des guerriers. Et le spectacle de cette transformation, les « amis de la Syrie libre » l'ont observé passivement et ont ainsi contribué à cette évolution.

Leur organisation est tribale en quelque sorte. Tu as ton organisation avec ton chef. Sur le front, ils s'associent, les brigades se prêtent des armes et des combattants. Mais pour le reste de la vie, chaque brigade vit dans son coin. Il y a même des combattants sans brigade, on les appelle les *freelances*. Ils arrivent sans armes et se proposent de servir pour un jour ou plus. Il y a énormément de petites histoires, de petites querelles entre les différentes brigades. Beaucoup de ces bisbilles tournent autour de l'influence étrangère. Il y a une concurrence pour obtenir des financements. Ces affaires ne vont pas très loin, mais elles contribuent à la défiance et à la fragmentation entre brigades.

### **Est-ce que le régime de Bachar al-Assad poursuit ses bombardements indistincts, y compris avec des armes chimiques ?**

Ça n'arrête jamais. Quand on y était, en avril et en septembre 2014, on voyait 15 à 20 avions ou hélicoptères jour et nuit. Évidemment qu'il y a des civils touchés. C'est d'ailleurs la très grande majorité. Ce ne sont pas uniquement les fronts qui sont bombardés, mais des villes entières. À la fin, les bombardements étaient tellement fréquents, qu'en dépit de leur très grande proximité, on ne se levait même plus pour se cacher. Il nous est même arrivé de ne pas nous réveiller au cours de l'un d'entre eux. Et puis leur seule protection, contre un avion ou un hélicoptère qui vole au-dessus de la zone, c'est d'éteindre la lumière et d'attendre. Si le baril tombe sur toi, c'est sur toi, c'est le hasard ou la « volonté de Dieu ». D'autant plus que les bombardements sont très artisanaux : ils balancent des barils de TNT sans aucune précision. Les combattants racontent même que dans les hélicoptères, les soldats allument les barils avec leur cigarette... En tout cas, il semble que la volonté du régime n'est pas de faire un maximum de morts, mais de détruire, de faire des villes des champs de ruine. Et ils y parviennent : Mourek ou Kafr Zeta sont des champs de ruines.

Les attaques au chlore continuent. Nous en avons été témoin à Kafr Zeta. Il n'y a aucun doute là-dessus. Les brigades et des médecins rencontrés là-bas nous disent qu'il y a désormais des mélanges de gaz dont ils ignorent la composition réelle et contre lesquels l'atropine est inefficace. Ils en parlent fréquemment.